

Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

Le salut d'adieu de Romain Gary *

« La lucidité est la blessure la plus proche du soleil. »

René Char

Romain Gary, c'est tout un monde si l'on prend la mesure de ses trente-deux livres, une impunité narrative, quelque chose comme dix mille pages. Avec lui, « c'est la quantité qui compte ; il faut laisser derrière soi non pas deux ou trois mais toute une étagère de livres, sinon on n'existe pas ».

Être un seul écrivain ne suffit pas non plus, il faut être plusieurs, Romain Gary devient à l'occasion Fosco Sinibaldi ou Shatan Bogat et bien sûr Émile Ajar. Il faut à l'évidence écrire tous les jours et éventuellement sous ses plusieurs pseudonymes. En 1975, le matin il dicte à sa secrétaire *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* et l'après-midi il écrit *La Vie devant soi*, sous la plume d'Émile Ajar, futur prix Goncourt.

Démesure et métamorphoses.

« Je me suis toujours été un autre ¹ », dit-il, le roman et ses multiples personnages sont un « prodigieux moyen d'incarnations toujours nouvelles ² ». Romain Gary s'incarne, s'auto-engendre et s'expérimente dans la multiplicité. Son « je » ne lui « suffit pas comme vie » et c'est ce qui fait de lui un romancier, dit-il. Il lui faut aller chez les autres, ne pas rester chez soi, non pas que l'on soit infirme mais le « je » humain est piégeant. Chez les autres sans doute, sans pour autant être

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9.

1. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 30.

2. *Ibid.*

ces autres de ses multiples romans : Janek, Salomon, Émile, Tulipe ou Momo... car on ne peut confondre l'écrivain avec ses personnages.

Alors comment parler de Romain Gary ? S'il n'est pas ses personnages, on ne peut non plus le mettre à plat sans son œuvre, ce serait le démythifier et là il nous a prévenu : « L'homme, sans mythologie de l'homme c'est de la barbaque ³. »

Il est dans ces autres de légende mais dans leur multiplicité et non pas d'un seul. En écho à cette précaution qu'il maintient tout au long de son œuvre de se tenir absolument à l'écart des vérités absolues, de la réduction discursive qui porte la marque de l'appartenance idéologique. Il nous faudra, dit-il dans les *Cerfs-volants*, « trouver quelque chose qui ne soit pas iste ⁴ ». Entendu, on tentera de ne pas faire de toi, Gary, un gaulliste, un féministe, un extrémiste ou un pessimiste...

Gary n'aime pas ça, mais comment penser sans « iste » ? Parler de lui mais avec lui. Apprendre la langue de l'autre, l'enjeu de toute rencontre et l'une des visées essentielles de la psychanalyse.

J'ai choisi de m'orienter sur la manière dont, au bout d'une année de lecture, Gary s'éprouve en soi. Je vous le dirai ainsi : « Roman pas mort. » Reprenant la dédicace de Gary lui-même pour *Gros-Câlin* adressée à André Malraux.

Roman de Roman Kacew bien sûr, son nom de naissance, mais en polysémie roman pas mort d'une œuvre réussie, d'une œuvre vivante. Si Romain Gary est l'écrivain des grandes questions désespérées, il est aussi celui du vivant insatiable. Il est l'écrivain des limites de la condition humaine mais d'en rire toujours, trublion insolent qu'il est. On le lit, on l'approche et il se rapproche, d'être traversés lui et nous par cette même question de notre rapport à la vie, de cette existence qui n'a pas grande raison.

L'essentiel de ma rencontre avec Romain Gary tient d'une chose : Gary est notre « frère humain » au sens de François Villon, au sens où nous partageons la même condition. Une fraternité non pas grégaire des regroupements humains, mais fraternité de solitude quand on reconnaît chez l'autre sa propre solitude.

3. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, collection « L'air du temps », 1974, p. 223.

4. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, Paris, Gallimard, 1980, p. 118.

Dans ce sens, citons l'hommage par Bertrand Poirot-Delpech paru dans *Le Monde* quelques mois après la mort de Gary :

« Ajar l'avant-gardiste modéré complète Gary le traditionnel en révolte. À eux deux, ils tentent de colmater une même réalité douloureuse minée par le néant. Fort de son déchirement incurable, Gary-Ajar devrait prendre place, quelque part entre Malraux et Nabokov, parmi les écrivains de ce siècle qui ont cumulé à un point rare les errances de la vie imaginaire, l'intelligence, le cœur, le sens des valeurs nécessaires au salut humain, et du vide qui les menace. De ces créateurs qui laissent pressentir une dimension mal aperçue de l'esprit, et donnent le vertige du futur ⁵. »

Pour parler du vertige de cette vie comme du talent certain de cette œuvre, je vais m'appuyer sur les derniers mots de Romain Gary, sa lettre d'adieu.

Le matin du 2 décembre 1980 Gary écrit une lettre d'adieu, que son amie Leïla Chellabi trouvera dans l'après-midi posée à côté des lunettes sur l'attaché-case au pied du lit. Gary semble se reposer sur son lit, tout est en ordre, il s'est pourtant tiré une balle dans la tête. L'écriture de la lettre est lisible et apaisée, nous dit sa biographe Myriam Anissimov. Sur le coin gauche de la feuille il a écrit « pour la presse », ainsi le procureur autorisera-t-il à rendre publique cette lettre conformément à la volonté de l'écrivain. Cette lettre figure dans la biographie très complète d'Anissimov :

« Jour J.

Aucun rapport avec Jean Seberg. Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs.

On peut mettre cela évidemment sur le compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'aura permis de mener à bien mon œuvre littéraire.

Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique : "La nuit sera calme" et dans les derniers mots de mon dernier roman : "Car on ne saurait mieux dire".

Je me suis enfin exprimé entièrement ⁶. »

L'option de ce travail que je vous présente est de considérer ces mots du suicide comme le dernier mot d'une phrase lorsqu'elle boucle

5. M. Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, Paris, Denoël, collection « Folio », 2004, 2006, p. 910.

6. *Ibid.*, p. 898.

la signification de l'ensemble dans un effet rétroactif, « le point de capiton ⁷ » d'une vie. C'est l'option d'envisager que cette mort voulue vient éclairer dans l'après-coup l'enjeu d'une vie si bariolée. Il ne s'agira pas pour autant de rechercher le sens du suicide, qui est une pente habituelle mais toujours sans succès. Des raisons du suicide, on ne sait finalement jamais rien, « on ne fait pas les poches au néant ⁸ ».

Je considérerai donc non pas le sens du suicide mais les derniers mots de Gary, qui sont plus qu'une lettre d'adieu mais un « salut » d'adieu. Cette formule évoque un oxymore et c'est pour cela que je la retiens. Elle rapproche deux termes d'apparence contradictoire : le salut, qui n'est pas seulement la salutation ordinaire mais aussi le fait de sauver ou d'échapper à la mort, se conjoint ici à son contraire, l'adieu, qui, lui, signe la séparation définitive. Le salut d'adieu est ce qui reste sauf dans la séparation.

Nous reprendrons tour à tour les quatre phrases de ce salut d'adieu, ce que Gary juge nécessaire de dire au moment de son départ. Ces mots choisis nous donnent un éclairage sur sa vie et son œuvre, orientées l'une comme l'autre par la nécessité d'une séparation. Pour tous, la séparation est la chose la plus difficile qui soit dans l'existence. Et à cette difficulté, Romain Gary répond par une disposition aux franchissements, franchissements nécessaires pour se séparer. C'est l'option du travail que je vous présente.

Le jour J

C'est la première phrase.

C'est le jour prévu pour un événement important, dont on peut penser qu'il fera date. On y met une majuscule, comme pour l'heure « H », pour souligner sa valeur. Prévu et préparé minutieusement, il signe l'envers d'un passage à l'acte, imprévisible et passionnel, celui-là qui en un seul instant est passé par-dessus la rambarde.

Jour J parce que Gary l'a pensé, il a tout prévu, du dernier testament à l'émancipation de son fils, jusqu'aux détails de son corps retrouvé mort.

7. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 805.

8. J.-M. Cantonné, *Cahiers de l'Herne, Romain Gary*, Éditions de l'Herne, n° 85.

Qu'il nomme ce jour ainsi, de lui attribuer la valeur des grands jours militaires, lui qui fut officier-pilote des Forces aériennes de la France libre, combattant du 6 juin 1944, nous oriente d'emblée vers autre chose qu'un geste de lassitude d'un homme vieillissant et embarassé il est vrai de divers tourments.

Pas de pathétisme

Aucun rapport avec Jean Seberg quand bien même elle s'est suicidée dix-huit mois auparavant. Gary en a été très affecté pour tant, il en a témoigné publiquement lors d'une conférence de presse chez Gallimard en présence de leur fils Diego, accusant les agents du FBI d'être responsables de sa mort, de l'avoir harcelée car elle militait en faveur du mouvement noir américain.

Ce n'est pas ça, nous dit Gary. Peu nous importe qu'il s'agisse d'un déni ou non, mais parlons de Jean Seberg puisqu'il la cite.

Son histoire d'amour avec elle d'une dizaine d'années a infléchi sa vie, il a cessé d'être ambassadeur pour suivre les déplacements de son épouse actrice. Ils ont eu un enfant ensemble, Diego. Après leur divorce, il la soutient alors qu'elle sombre dans une dépendance alcoolique désespérée, il la loge rue du Bac, il est là.

Néanmoins ses grands écrits d'amour ne lui sont pas adressés. Il a toujours craint avec Jean leur différence d'âge de plus de vingt-quatre ans et surtout sa grande fragilité à elle. L'amour dans ses écrits s'adresse à deux autres femmes, sa mère essentiellement et Ilona. Citons en particulier cet extrait inoubliable de *La Promesse de l'aube* à propos de Mina Kacew, sa mère :

« Il n'est pas bon d'être tellement aimé, si jeune, si tôt. Ça vous donne de mauvaises habitudes. On croit que c'est arrivé. On croit que ça existe ailleurs, que ça peut se retrouver. On compte là-dessus. On regarde, on espère, on attend. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus [...] ⁹. »

9. R.Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1973, p. 38.

Peut-on dire plus d'un amour maternel ? Sans doute pas, c'est d'ailleurs déjà beaucoup trop, ce qui l'amène à dire sous une forme négative mais le dire quand même : « Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits [...] ¹⁰ ».

Le problème avec l'amour, c'est l'impossible détachement. Il a gardé toute sa vie sa mère en lui comme « un témoin intérieur ¹¹ », ce qui ne laisse que peu de place pour d'autres.

Un deuil à vie comme une maladie.

C'est ce qu'il explique fort bien à propos d'Ilona, une jeune Hongroise aux cheveux noirs et grands yeux gris qu'il a rencontrée à Nice en 1938, à la pension Mermonts tenue par sa mère. « [Elle] était, dit-il, la plus belle femme que j'aie jamais vue, et que j'aie aimée comme on aime quand on aime une fois dans sa vie et encore, si on a du talent pour ça ¹². » Gary la perd très vite avant la guerre, elle est hospitalisée pour schizophrénie. Cet amour perdu l'a rendu malade et il suffit d'en reparler pour que ça revienne :

« Je suis resté malade six semaines, on m'a donné un congé, je suis allé à Tahiti où c'est très con et très cul, on réapprend à sourire. Puis ça s'est tassé... et tout à l'heure, comme tu as vu, en te parlant, j'ai failli faire une rechute, mais j'ai pu l'éviter, j'ai eu du cul. Alors, il ne faut peut-être pas trop m'en vouloir quand je dis "putain de merde". Ça vient du cœur ¹³. »

Cet extrait est important car il lie un point de fragilité avéré de Gary et la nécessité du franchissement verbal : le « putain de merde » qui vient du cœur. Mais n'est-ce pas toujours de là que ça vient ? C'est juste, les franchissements verbaux s'imposent quand c'est trop proche du réel et cela est ainsi pour tout un chacun.

Et nous le dirons tout au long de cette journée, l'œuvre de Gary est truffée d'outrances répétées et nécessaires : dérisions, ironies, traits d'humour, outrages... De ces franchissements, Gary s'explique ainsi : « L'humour et la bouffonnerie n'ont jamais d'autre raison d'être que la volonté d'amortir les chocs ¹⁴. »

10. *Ibid.*, p. 39.

11. R. Gary, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 19.

12. *Ibid.*, p. 50.

13. *Ibid.*, p. 51.

14. R. Gary, *Les Clowns lyriques*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1979, p. 35.

Tout comme Lacan dans *L'Éthique*. La fonction du beau, dont l'outrage fait partie, est cette dernière barrière qui nous arrête, dit-il, mais nous indique aussi « dans quel sens se trouve le champ de la destruction ¹⁵ ». Quand on est trop proche du réel, quand cela touche ce que Lacan appelle « l'interdit-d'y-penser », le beau, l'art, l'outrage sont ce dernier voile devant l'abîme.

C'est ce que l'on trouve chez Gary, cette proximité du réel et ces franchissements qui s'arrêtent juste au bord mais le désignent. Dans le salut d'adieu, on en a un ultime exemple, cette ironie qui nous est adressée : « Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs. »

Il lui faut « manquer de respect à tout ce que l'on respecte ¹⁶ ». Alors, il n'y aura pas non plus de pathétisme sur les grands sujets de l'histoire. Pourtant, cet homme du xx^e siècle fut marqué par les tragédies de son temps. Son corps, sa famille, ses frères d'armes furent engagés ou détruits dans le chaos humain de cette période. « J'ai vu ce que j'ai vu et mon regard en fut changé à tout jamais ¹⁷ », dit-il dans *Europa*.

Si le thème de l'humanité perdante est constant dans son œuvre, il refuse la vision tragique de l'homme. Dans *Pour Sganarelle*, son essai sur la littérature, il dénonce avec rage la littérature « du narcissisme de la blessure d'un univers réduit "à la dimension de la plaie ¹⁸" ».

Pour Sganarelle est en effet un pamphlet ravageur de la rentrée littéraire 1965. Il récuse à lui seul les grands écrivains de cette époque, les écrivains engagés (Sartre, Camus, Duras) comme ceux du nouveau roman (Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute). Il y affirme son idée du roman total, contre tous ceux qui produisent, selon lui, des « romans individualistes totalitaires » construits sur « des efforts d'abstraction » qui réduisent « la complexité à un seul de ses aspects ¹⁹ ».

Contre le pathétisme, il cible « le romancier [qui] refuse de voir, ou ne voit plus de la vie que l'angoisse qu'elle lui inspire et ne cherche plus l'humanité que dans ses plaies. C'est un art de la collaboration

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique*, Paris, Seuil, 1986, p. 279.

16. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 172.

17. R. Gary, *Europa*, Paris, Gallimard, collection « Folio », p. 373.

18. R. Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, collection « Folio », p. 48.

19. *Ibid.*, p. 19.

avec l'ennemi par dépit et dans le dépit : avec l'absurde, avec la peur, avec la mort ²⁰ ».

Rage coléreuse presque euthanasique, qui éclaire notamment son isolement du milieu littéraire. Romain Gary est un écrivain solitaire et isolé. Et rage ou dérision quand c'est trop près.

Désespoir et création

La troisième phrase du salut d'adieu :

« On peut mettre cela évidemment sur le compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'aura permis de mener à bien mon œuvre littéraire. »

Ce n'est pas un accès dépressif qui le mène au suicide. Lui-même n'y croit pas, puisque la dépression a toujours été, l'a toujours aidé, pense-t-il. C'est pourtant ce qu'il y a de plus aisé à poser, un raptus mélancolique chez un dépressif historique. Je ne le ferai pas, mais m'attacherai néanmoins à la singularité de cette dépression, cause active, cause revendiquée de cette création littéraire.

Déjà quinze ans avant son suicide, dans *Pour Sganarelle*, il affirme :

« Je connais depuis longtemps ces états négatifs de la conscience, cette absence de quelque chose ou de quelqu'un, et ce remords qui me gagne dès que je laisse la réalité s'accumuler autour de moi comme un matériau refusé [...] les hommes meurent pour rien, les peuples et les idéologies, tout est gaspillé, tout passe à côté, manque son but, l'Histoire perd sa raison d'être, la Puissance de la réalité me soumet [...] si je n'enterre pas sans cesse ce fumier aux sources d'une œuvre, il finit par infecter ma conscience au lieu de la féconder. Je n'existe pas : je me dissous ²¹. »

La réalité manque de quelque chose ou de quelqu'un et c'est en cela que Gary l'appelle Puissance, Puissance de la réalité face à l'impuissance de l'homme qui lui est soumis. Cette absence de réponse de l'existence en général, que nous pouvons nommer réel dans notre champ lacanien, est pour Gary du fumier qui infecte ou qui féconde une conscience et une œuvre. C'est encore une manière tout à fait singulière de traiter le réel. Ce qui ne se comprend pas de

20. *Ibid.*, p. 49.

21. *Ibid.*, p. 11.

l'existence, ce qui le désespère, il en fait matière pour son œuvre. Le désespoir, il l'utilise.

Cette part de désespoir est par ailleurs indispensable à la vie.

« S'arracher l'idéalisme et l'espoir du cœur, afin de trouver ce repos que connaissent tous ceux qui parviennent enfin à désespérer ²². »

De même dans *La Promesse de l'aube*, il se reproche sa part d'espoir qu'il attribue à sa mère :

« Mon espoir est à peu près illimité [...] ivresse d'espoir, certitude de victoire [...] cela vient sans doute d'une sorte de bêtise ou de naïveté élémentaire, primaire, mais irrésistible, que je dois tenir de ma mère, dont j'ai pleinement conscience, qui me met hors de moi, mais contre laquelle je ne puis rien et qui me rend la tâche bien difficile lorsqu'il s'agit de désespérer [...] ²³. »

L'espoir est infirmité et le désespoir un détachement nécessaire. Nous avons ainsi chez Gary :

– le désespoir pour la création : ce fumier pour l'œuvre ;

– le désespoir comme nécessité et lucidité pour s'arracher l'idéalisme.

Mais a-t-on idée de ce qui peut le prédisposer au désespoir ? Une manière d'y répondre est de présenter la problématique de Janek, le personnage principal du premier livre de Gary, édité en 1945, *Éducation européenne*.

Le livre s'institue d'un dialogue initial entre le père et son fils. On est en 1942, dans les forêts de Vilnius. Le père, résistant polonais, installe son fils Janek dans un trou creusé pour abri dans la forêt. Il se dit entre eux ceci :

« Il ne faut pas désespérer » dit le père.

« Je ne désespère pas, mais je veux savoir » répond Janek.

« Méfie-toi des hommes » reprend le père, puis :

« Ta mère te dit de prier.

À quoi Ça sert de prier ? demande le fils.

À rien. Fais comme te dit ta mère ²⁴. »

22. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 49.

23. R. Gary, *La Promesse de l'aube*, op. cit., p. 247.

24. R. Gary, *Éducation européenne*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1956, p. 10.

Le drame de Janek, jeune résistant, va se nouer autour de ces trois injonctions paternelles inconciliables : ne pas désespérer mais ne s'en remettre ni à Dieu ni aux hommes. Ce message paternel testamentaire, ils ne se reverront pas, laisse Janek aux prises avec de l'impossible tout de même, sans autre abri que ce trou dans la terre.

Cette offre paternelle est peu vivable, aurait dit Lacan, quand il noue les rapports du sujet à la réalité avec l'offre paternelle : « L'abri où peut s'instituer pour le sujet une relation vivable et tempérée d'un sexe à l'autre nécessite l'intervention [...] de ce médium qui est la métaphore paternelle ²⁵. » Entendons le père comme fonction nommante, qui peut être incarnée autrement que par le père d'ailleurs. Ce qui importe est la fonction, fonction nommante en tant qu'elle définit la réalité et surtout ses attrait. Le père comme fonction fait limite à l'exposition du défaut du langage, qui ne parvient pas à recouvrir le réel de l'existence, c'est-à-dire le sans raison foncier de l'existence. Le père fait limite parce qu'il nomme un(e) autre qu'il désire.

Ainsi, au sans raison de l'existence auquel nous sommes tous exposés, que ce soit Janek, Gary ou nous-même, le père fait limite par son désir, sa libido investissant la réalité. À l'inverse, Gary engendre Janek, un fils qui s'affronte à l'aporie paternelle, ce triple commandement paternel sans issue qui conditionne son désespoir.

Le roman se finit sur ce chant de désespoir de Janek :

« Combien de rossignols ont ainsi chanté à travers les âges dans la nuit ? Combien de rossignols humains, confiants et inspirés, sont morts avec cette éternelle et merveilleuse chanson sur les lèvres ? Combien d'autres mourront encore, dans la froidure et la souffrance, dans le mépris, la haine et la solitude, avant que la promesse de leur enivrante voix soit enfin tenue ? Combien de siècles encore ? Combien de prières et de rêves, combien de rossignols ²⁶ ? »

Quand les paroles ne tiennent pas ou ne sont pas tenues, ce ne sont que des rossignols, soit des illusions. Gary connaît bien la chanson. Moyennant quoi, d'être non dupe, quand seuls rossignols il y a, il faut écrire encore sans relâche, contenir et s'astreindre à un art qui, lui, ne serait pas désespéré.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 247.

26. R. Gary, *Éducation européenne, op. cit.*, p. 274.

La nuit sera calme

La quatrième phrase de son salut d'adieu interroge son suicide :

« Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique : "La nuit sera calme" et dans les derniers mots de mon dernier roman : "Car on ne saurait mieux dire".

Je me suis enfin exprimé entièrement. »

Gary a écrit tous les jours de sa vie, enterrant le fumier de son désespoir dans une œuvre totale. Néanmoins, c'est par ce suicide prémédité qu'il s'exprime enfin entièrement, dit-il. Enfin, car on ne saurait mieux dire.

Reprenons ce lien qu'il nous propose avec le titre de son livre, *La nuit sera calme*. C'était un mot d'un des pilotes de son escadrille, Bordier, qui, lorsqu'il

« mettait ses gants avant de monter en avion, regardait le ciel, les étoiles, puis il disait avec satisfaction : "la nuit sera calme" [...] il répétait toujours, très content : la nuit sera calme [...] et puis un jour il n'est pas revenu, lui non plus [...] ; je crois que c'était un type qui rêvait de tranquillité [...] ça m'arrive, évidemment, ça m'arrive [...] ²⁷ ».

Autre extrait en réponse à une question fictive de François Bondy sur le bonheur :

« C'est lorsque j'étais couché, j'écoutais, je guettais, et puis j'entendais la clé dans la serrure, la porte qui se refermait, j'entendais les paquets qu'elle ouvrait à la cuisine, elle m'appelait pour savoir si j'étais là, je ne disais rien, je souriais, j'étais heureux, ça ronronnait à l'intérieur [...] je me souviens très bien.

Et pour conclure ?

La nuit sera calme ²⁸. »

Avec ce deuxième extrait nous avons une illustration de l'aliénation de Gary à un amour maternel inoubliable dont il n'a jamais réussi à se détacher.

En 1974, Gary a soixante ans, il cherche la tranquillité. Est-ce celle du pilote Bordier, s'interroge-t-il ? À le lire, je dirais : non, Gary ne connaît que la tranquillité du passé avec sa mère où il ronronne sans avoir besoin de parler. C'est le sens de ce souvenir, les derniers mots du livre. La tranquillité est là.

27. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 231.

28. *Ibid.*, p. 259.

Ce 2 décembre 1980, au moment de ce geste suicidaire et de son salut d'adieu, doit-on penser la même chose, soit le maintien d'un lien d'aliénation fort, dont il aurait voulu s'arracher mais qui demeure ? On ne s'arrache que de ce qui reste encore. Ou peut-on penser qu'il y a dans ce salut d'adieu les signes d'un acte de séparation, « enfin » ?

L'acte de séparation n'est pas seulement, bien sûr, de quitter sa mère, mais un acte de séparation au sens de Lacan : le sujet s'y engage seul dans la coupure et l'institution subjective.

Lacan nous donne le paradigme du vouloir de séparation par « le truchement de la mort ²⁹ » avec le suicide d'Empédocle. Empédocle est ce philosophe grec du v^e avant J.-C. qui se jeta dans l'Etna, après avoir posé ses sandales sur le bord du volcan. Ces sandales laissées sont pour Lacan le signe d'un calcul, d'une stratégie d'un sujet qui dit « non » pour s'affirmer soi comme singularité. Moyennant quoi, par cet acte symbolique, il s'immortalise à jamais. Il s'agit même par cet acte de s'engendrer, dit Lacan, « il procède à sa parturition », c'est-à-dire qu'il se réalise dans la perte. Cet auto-engendrement ne peut pas se dire de tous les suicides, en particulier celui du mélancolique, qui tient plutôt d'une néantisation.

Je proposerai de dire de Gary ce que Lacan disait de Gide, « qu'un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre fin ³⁰ ».

Gary le dit, il s'est là entièrement exprimé. Avec son exigence de roman total, il a tenté avec opiniâtreté de s'engendrer avec l'écriture et, là, il boucle cette « parturition » avec cet acte suicidaire, dont on peut dire qu'il est réussi d'être un acte de séparation. Acte qui l'immortalise et radicalise le vivant de l'œuvre.

Oui, « Roman pas mort ».

29. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 319 et 843.

30. J. Lacan, « La jeunesse de Gide », dans *Écrits*, op. cit., p. 754.